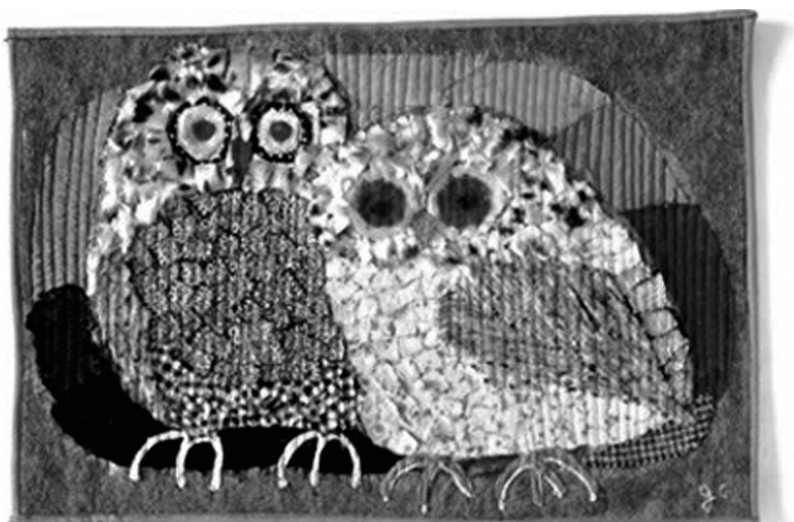


Première partie

Voix des proches





Les sœurs Chouettes, qui revinrent me hanter.  
Tapisserie de Guidette Carbonnel.



## Ces voix venues d'ailleurs et qui m'agaçaient

C'est tombé d'un coup. Et ne m'a pas lâché. J'ai bien essayé de traiter par le mépris ces voix vaguement familières venues d'ailleurs, les secouant de l'arrière de mon crâne où elles s'étaient nichées, les mâtines ! D'emblée elles m'agaçaient. J'avais déjà écrit quatre livres inspirés par ma famille. Quatre ! Plus de mille pages, des centaines d'heures de travail, de recherches, de ratures, d'hésitations, de recommencements, de cafés-serrés, sans compter l'après accouchement, les allers-retours avec l'éditeur, les efforts dérisoires pour présenter les objets, les faire lire par des critiques, les commenter, inventer des dédicaces originales. Non, non et non, je ne voulais plus de ce terreau familial dont on sait bien qu'il est abyssal !

Je rêvais, innocent que j'étais, de me lancer dans une aventure drolatique avec des mots tout frais, des caractères pétant d'astuce et de fougue, des paysages à couper le souffle, des intrigues à mille lieues de moi, de ma vie aux genoux pénibles et aux foutues racines bien ancrées en territoires gaulois ! Au diable les mémoires aigres et douces des enfances grises rayées d'éclats d'affections maternelles et de voyages au long cours dans les années cinquante sur des paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique, magiques parmi les brumes d'Ellis

Island ! J'en avais ma claque de cet hommage à « mes » morts, des « ressuscitations » d'êtres certes tendrement aimés mais carrément voués à l'oubli éternel si ma plume ne les avait pas sortis de l'ornière fatale ! Mon grand-père maternel, le Jardinier de Metlaoui, mon frère l'homme cassé et vaillant, ma mère qui ne voulait pas de son prénom auguste, et mon père qui, même après un long récit de vie extirpé par mes mots, reste encore une énigme. Non, j'ai lutté contre ces voix qui, insidieuses et persistantes, campaient à l'arrière de mon crâne dégarni. J'ai lutté, mais comme l'Hélène de Troie du divin Offenbach, « cela n'a servi à rien » !

Et un matin, hop là, elles avaient migré, ces satanées voix d'outre-tombe. Comme un couple de chouettes, vaguement effrayantes, avec ces feulements d'ailes soyeuses dans le cou, qui oscillent entre ravissements et énervements. Je ne les sentais plus à l'arrière, mais sur les flancs, de chaque côté de ma tête, juste au-dessus des oreilles, sous les tempes, exactement. Vous vous attendiez à ce qu'elles tempêtent, à ce qu'elles me mènent une vie d'enfer ? Non, non, elles étaient bien élevées, elles se contentaient de camper là, discrètes, mais irréductibles. Inséables, leurs silences oscillant entre lourdeur et bienveillance. Présentes, en vérité, terriblement présentes. Leurs griffes bien arrimées. Et pourtant, là aussi, j'avais essayé de les repousser, de jouer au distrait, au sourd. Peine perdue ; elles grignotèrent leurs chemins de mémoires jusqu'au-devant du visage, au-dessus de l'arête du nez, au point sacré des indiens, pile à l'endroit où les adorateurs d'Allah de stricte obédience se fabriquent ce cercle sombre, symbole de moult prières accroupies. En un dernier sursaut de révolte je niai ces présences entêtantes, et je me lançai, avec désespoir et à plume perdue dans des récits picaresques qui tournaient court. En vain, les mots ne venaient pas, les phrases s'embourbaient, les intrigues s'effilochaient.

Je finis, vaincu, par rendre les armes et prêter l'oreille à ces étranges squatters.

Mais, là, contrairement à mes attentes, les voix ne se précipitèrent pas tout de go dans leurs furieux désirs d'écoute et de transmission. Je dus patienter quelque temps, comme s'il me fallait « mériter » ces révélations. Je crus un moment qu'elles m'avaient oublié, et me réjouissais *in petto* de cette mienne malice, me croyant plus finaud que ces voix ailées qui, dans mon esprit troublé, oscillaient entre diables et anges. Leur disparition apparente, après ces salves de manifestations, m'angoissait plus, en vérité, que lorsqu'elles m'assaillaient et me causaient des vertiges troublants. Elles avaient réussi, devenues silencieuses, à me « prendre littéralement la tête ». Que voulaient-t-elles me dire, ou me faire comprendre de si urgent, de si nécessaire pour user de toutes ces subtilités diplomatiques pour me mettre ainsi sur le gril ? Passant du communiqué discret à la mise en garde et aux menaces de grosses artilleries, puis, sans crier gare, à un brusque repli sans le moindre frémissement perceptible. Retranchement stratégique ? Manœuvre d'intimidation ? En tous cas, elles avaient réussi leur coup : j'étais paralysé à l'idée de me lancer dans des écritures autres que celles tournant autour de ces futures révélations venant de l'autre monde. Arrêt des pathétiques tentatives de roman picaresque !

J'étais assailli de questions ! Qui de l'au-delà voulait ainsi me parler ? Me « révéler » des secrets de famille, aïe, aïe ? Me mettre en garde ? Et contre quoi, contre qui ? Les chouettes revinrent me hanter ; ces compagnes d'Athéna, symboles de sagesse, volatiles qui percent les mystères des nuits et démasquent vilénies et petits secrets soigneusement enfouis sous les couches d'années et d'oublis.

N'en pouvant plus de ces atermoiements célestes, je résolus d'organiser un petit voyage à Bordeaux, où résident mes

grands aînés, heureux de pouvoir encore, à mon âge avancé, m'entretenir avec des personnes qui pouvaient me parler non seulement de mes parents, d'avant même ma naissance, et même de mes grands-parents !

Mon cousin Edmond, carrément centenaire, demeure seul dans une jolie petite maison entourée de fleurs et d'arbres fruitiers. Il m'accueille comme à chaque visite avec joie et bonhomie, encore parfaitement sain d'esprit. Nous entreprenons de remonter le temps, sa conversation est précieuse, rassurante, sa vie fut belle, au grand air le plus souvent, et son goût pour la lecture ne s'est jamais démenti. Il est devenu sur le tard peintre de marine. Il prie depuis peu la Vierge Marie. Ce fut au détour d'une de ses évocations du mariage de mes parents, à Nice, en 1938, à l'église de Cimiez, où il était garçon d'honneur, sur cette colline inspirée, qu'il eut ce bout de phrase : « *tes grands-pères ne s'étaient jamais rencontrés, tu sais* ». Je notais sur mon cahier Moleskine ce souvenir, sans y prêter plus d'attention.

À mon retour à Paris, planqué au bord de mon café préféré, les Ours, pour ne rien vous cacher, du côté de la place Gambetta, *un allongé avec des tartines, s'il vous plait, Isabella*, je voulus rassembler les quelques pétales du rosier que j'avais chipé chez mon oncle, et les coller sur la feuille aux petits carreaux, lorsque brusquement LA question me sauta à la face : mais oui, mes deux grands-pères ne s'étaient vus qu'une seule fois, au mariage de leurs enfants, puis vint la guerre, et le père de ma mère, le jardinier de Metlaoui, âgé, expira au Maroc, dans les bras justement de ce cousin alors adolescent sportif et conquérant. Cette « petite phrase » entrainait en harmonie avec ces drôles de voix chuintantes qui allaient et venaient dans mon crâne septuaginois, ou septuagémissant ? Oui, je sais ces mots n'existent pas. Mais je suis carrément de la coterie des écrivains qui, « licence poétique » oblige, soutiennent



mordicus leur droit de créer ainsi, à doses raisonnables, de nouveaux mots !

Qu'avaient donc en commun ces deux hommes là ? Et si cette quête de l'au-delà me menait de fil en aiguille à d'autres âmes en peine, ou en joie ? À telle tante, à des grands-mères, des cousins, des amis disparus, des inconnus pourquoi pas, heureux de trouver une plume compatissante ! Diable !

Calmons-nous. Voyons en premier « l'affaire des grands-pères » !